LE NUMÉRO 5 CENTIMES

L'Égalité

DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Socialiste Quotidien

SIXIEME ANNEE. — N° 194

VENDREDI 13 JUILLET 1900

ABONNEMENTS — Trois mois / Six mois / Un an
Nord et Départements limitrophes. . . . . 4 fr. 50 / 9 fr. / 18 fr.
Autres Départements. . . . . 5 fr. 50 / 11 fr. / 22 fr.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au bureau du Journal :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX
et dans toutes les agences de publicité

Chauvins et Chauvins

On parle tous les jours de la fièvre chauvine et impérialiste qui sévit de l'autre côté de la Manche. Et nos nationalistes d'affirmer que l'impérialisme français doit faire front à l'impérialisme anglo-saxon.

Il y aurait trop long à dire pour expliquer à des lecteurs français en quoi consiste l'impérialisme britannique dont le concept et les pratiques diffèrent si profondément de ce qu'on entend en France par ce mot.

Je veux me borner à noter aujourd'hui une différence caractéristique et qui suffira à montrer combien le nationalisme français est inférieur à l'impérialisme anglais.

Pour le nationaliste français, la grandeur de la France fut, et doit être encore, d'ordre militaire. Napoléon est son héros.

Ne lui dites pas que le Premier Empire a saigné la France aux quatre veines ; que Napoléon a tiré le plus pur de son sang, le meilleur de sa sève, qu'il est allé le répandre aux quatre coins de l'Europe, depuis les steppes glacées de la Russie jusqu'aux fourrés de la sierra espagnole, ensemencés de cadavres français. Il ne vous comprendra pas. Vous aurez beau supputer les centaines de milliers de jeunes gens, les plus robustes, les plus intelligents, graine humaine de choix à jamais perdus, retranchés de la France ainsi amputée, affaiblie de ses éléments les plus vigoureux, les plus forts. Le nationaliste invoque Marengo, Austerlitz et Iéna. Et si vous ne vous rendez pas à son opinion, il vous croit vendu à l'ennemi, hier l'Allemagne, aujourd'hui l'Angleterre.

Pour le nationaliste, l'histoire de France est toute militaire, c'est par ses hommes d'armes que la nationalité française s'est faite, par ses généraux qu'elle a conquis l'admiration des peuples. Les généraux, voilà la seule autorité, forte, respectable, vraiment nationale, devant laquelle nous avons le devoir de nous incliner bien bas parce qu'elle incarne l'âme même de la patrie.

Dès lors, toute critique de l'autorité militaire, toute tentative de contrôle sur l'armée est une insulte à son honneur, un attentat contre la France !

L'impérialiste anglais lui, n'est nullement militaire. A ses yeux le soldat anglais est le premier soldat du monde parce que Anglais.

Mais ses ingénieurs, ses marchands, ses fonctionnaires de toute nature ont droit à la même primauté et il se réserve un droit de critique et d'examen permanent qu'il n'abdique en aucune circonstance.

La fonction du soldat est de se battre comme celle du receveur de l'income-tax est de percevoir les taxes.

Le soldat courageux, le receveur scrupuleux, le marchand plein d'initiative ont droit, au même titre, à l'estime de leurs compatriotes car ils contribuent à rehausser le prestige britannique.

En France, en temps de paix comme en temps de guerre, il est interdit de porter un jugement critique, si modéré soit-il, sur les actes de nos officiers. Les journalistes français ayant parfois critiqué les actes de supérieurs militaires, ceux-ci sont allés dans les bureaux du journal donner ce qu'ils appellent « une leçon » au journaliste « mal appris. »

En Angleterre, pendant la guerre du Transvaal, les correspondants du *Times*, du *Daily Telegraph* et de tous les journaux ont envoyé à leurs feuilles respectives des articles d'une violence extrême sur les faits et gestes des officiers qui ont cependant fait bonne figure au Transvaal. Car on n'a qu'à voir la proportion des officiers tués et blessés pour se convaincre de la bravoure incontestable des officiers anglais.

Cela n'a pas empêché les journalistes de signaler à l'opinion les bévues d'un grand nombre d'entre eux.

L'aristocratie anglaise a été très éprouvée par la guerre du Transvaal. Une bonne partie des familles nobles ont eu des membres tués dans les rencontres. La duchesse d'Abercorn, par exemple, a quinze petits-fils dans l'armée de lord Roberts et de Redvers Buller et trois ont été tués.

Voyez-vous une aïeule du faubourg St-Germain qui aurait quinze petits-enfants à la frontière ?

Qu'écriraient Drumont, Judet et Coppée ? Comme ils admireraient les vertus de la vieille France ! Quel rayon de gloire sur la noblesse française.

En Angleterre, on n'admire pas plus la présence de quinze cousins ou petits cousins dans les rangs de l'armée qu'on n'admirerait l'inscription de quinze cousins ou petits cousins, épiciers ou industriels sur l'annuaire du commerce et de l'industrie.

La publication du rapport de lord Roberts sur les opérations autour de Ladysmith est caractéristique.

D'abord, avec quelle précision le général en chef rend compte au gouvernement des actes de chacun, des défaillances de celui-ci, des erreurs de celui-là, de la faiblesse de tel autre ! *En France* on aurait chuchoté à table, dans des conversations privées sur les bourdes commises, on aurait daubé, cancanné. On n'aurait pas établi les responsabilités. Le général qui y aurait fait allusion dans un rapport officiel aurait été considéré par les camarades comme un contempteur jaloux de la gloire de ses congénères.

Lord Roberts a tout dit, mis tout en lumière et envoyé son rapport au gouvernement. Et le gouvernement a publié le rapport ! Quel scandale si un gouvernement français eût agi de la sorte. Je sais bien que l'hypothèse de ce scandale est invraisemblable. Jamais un gouvernement français n'aurait sorti des archives pareil document. Mais supposez qu'il l'eût fait. Aurait-il soulevé les colères militaires déchaîné contre lui « l'honneur de l'armée » !

En Angleterre, cela s'est fait simplement, sans que personne trouve à redire.

Les impérialistes anglais ignorent « l'honneur de l'armée » tel que le conçoivent les nationalistes français et cela seul montre l'abîme qui sépare le chauvinisme français du chauvinisme anglais.

Gustave ROUANET,
Député de la Seine.

Echos & Nouvelles

Le Tsong-li-Yamen.

Ces trois mots qui semblent avoir une signification mystérieuse, sont très couramment employés depuis quelque temps dans les dépêches des agences.

Qu'est-ce que le Tsong-li-Yamen.

C'est tout simplement le ministère des affaires étrangères chinois. Il n'existe que depuis une trentaine d'années. Autrefois, ce département était une section du ministère des rites.

Car la Chine a aujourd'hui ses ministères comme les nations européennes, avec cette différence toutefois, que chez les Célestes, ces ministères ne sont pas respectivement dirigés par un ministre, mais par un conseil composé de six membres.

En Chine, il y a les ministères des finances, des rites, des travaux publics, de la justice, de la marine, de la guerre et enfin des affaires étrangères, le Tsong-li-Yamen.

Le ministère de la marine est une création plus récente que celle du Tsong-li-Yamen. Il ne date que d'une douzaine d'années. Il a été institué au moment où la flotte chinoise commençait à acquérir une importance numérique.

Quant au ministère de la justice, c'est presque une institution purement honoraire, puisque là-bas il n'existe ni avocats, ni avoués, ni notaires, ni huissiers.

Décidément, la Chine est un pays charmant.

* * *

NOUVELLES A LA MAIN

Le général Jacquet, en jouant au jaquet, a pris une culotte dont il ne peut se défaire. Cela se comprend, une culotte de peau.

— o —

M. Duquet cause avec son voisin et, prétendant que l'usage des boissons fermentées et des alcools abrège la durée de la vie, trouve un argument suprême :

— A preuve, dit-il, les carpes qui vivent des centaines d'années... évidemment parce qu'elles ne boivent que de l'eau.

AU MAROC

Prenons garde de réveiller les Maures

CHRONIQUE

FRAISE DES BOIS

Au milieu de la nappe tachée d'éclaboussures de sauce et de vin, s'élevaient les compotiers de fruits, les flacons de liqueurs, les bouteilles noires encapuchonnées d'étain. Tout autour, devant les convives accoudés, des assiettes sales, des fleurs flétries, des verres embrumés par le contact des lèvres poisseuses.

Quelques messieurs faisaient assaut de contes grivois. Les dames riaient très haut, se renversaient sur le dossier de la chaise pour mieux mettre en relief leurs gorges dodues. On était tous un peu gris et très gais.

Tout à coup Clara, dite Fine-Champagne, se leva, titubante. Elle tenait à la main le bol de fraises que son voisin de table lui avait passé.

— Fraises des bois ! messieurs, cria-t-elle.

Et elle s'esclaffa d'un rire de folle.

Mais son attitude était si tragique, il y avait dans son rire un tel déchirement, que tout le monde se tut. Elle reprit, imitant maintenant la voix traînante et claire qu'ont en province les jeunes paysannes vendeuses de fruits.

— Qui veut des fraises ! Manger des fraises !... Voilà, voilà les fraises des bois !

Puis elle jeta, à la volée devant elle, le contenu du vase de fine porcelaine et partit à sanglotter.

Le jeune vicomte de X..., l'amant en titre de Clara, ennuyé de cette scène intempestive, dit sèchement

— Ma chère, votre chagrin est sans doute très sincère, mais il est mauvais genre à la fin d'un souper, de rincer son verre avec des larmes

— Oh ! ce n'est pas sur moi que je pleure, répond-elle. C'est à cause de Marthon que j'ai de la peine.

* * *

Clara, l'an passé avait été prise d'une irrésistible envie de disparaître de Paris et de s'aller cacher à la campagne. Elle se rendit à la gare la plus proche, monta dans le premier train en partance, s'installa dans un coin de wagon et s'endormit.

Quand elle s'éveilla, le convoi filait entre des coteaux boisés et une jolie rivière peu large, où n'apparaissait pas un bateau, pas une lavandière, pas un pêcheur à la ligne. Au delà de la rivière, des plaines vertes, à perte de vue. C'était la solitude désirée.

La voyageuse attendit impatiemment le premier arrêt et descendit. La station, sous prétexte de desservir deux localités à la fois, aboutissait à la route déserte. Clara déploya son ombrelle et bravement se mit en marche, au petit bonheur.

Le chemin obliqua brusquement à droite et vint traverser la voie ferrée. Il y avait là une maison proprette, habitée par les gardiens du passage à niveau, sur le seuil, une jeune fille.

— Je suis un peu lasse, dit la promeneuse, voulez-vous me permettre de me reposer chez vous un instant ?

Au lieu de répondre, la villageoise s'enfuit à l'intérieur de l'habitation en criant :

— M'man v'là eune dame ! Ell' demande si all' peut rentrer.

Une vieille s'avança alors du fond de la chambre jusqu'à la porte et dit d'un ton de méfiance :

— Qué qu'e vous voulez donc ?

Clara répéta sa requête et ajouta sortant de son porte-monnaie une pièce de cinq francs :

— J'ai faim. Ne voudriez-vous pas me donner quelque chose à manger ?

La campagnarde empocha la pièce et rappela sa fille :

— Hé ! Marthon ! va vouère s'y a d'zœufs dans l'poulailler

Pendant que l'une surveillait la cuisson de l'omelette, l'autre tira de l'armoire de chêne et déplia sur la table massive, du linge bis qui fleurait bon la lessive au grand air. Elle prit au dressoir des assiettes de faïence, brunes à l'extérieur, blanches en dedans, un couvert d'étain, un couteau pointu, un verre haut comme une chope ; elle descendit à la cave et en remonta la miche, le restant de fromage et le pot de grès rempli de vin frais.

La belle dame mangea avec un appétit de moissonneur. Lorsqu'elle eut fini, on était déjà des connaissances. Elle expliqua son intention de passer une quinzaine en vraie campagne, vivant de la vraie vie des paysans.

— Bédame ! dit la mère appâtée par le gain, j'vous prendrions ben cheux nous ; seulement j'ons qu'deux chambres. La nôt' et celle à not' fille... All' vous donnerait son lit et all' coucherait su' un matelas par terre.

— Parfait ! répondit Clara enchantée.

C'était la saison des fraises. Marthon se levait dès l'aube et, munie de petits paniers d'osier dont elle passait les anses dans deux longs bâtons, s'en allait au bois faire la cueillette. Elle ne rentrait qu'après avoir vendu sa récolte à la ville.

Clara, habillée comme elle : jupon court, fichu de cotonnade et bonnet blanc, voulut l'accompagner. Elles étaient vite devenues des camarades. Marthon, bien qu'elle ne sut que *tout juste lire et écrire, n'était point* une sotte. Elle avait des naïvetés finaudes qui surprenaient son expérimentée compagne ; elle avait des entraînements de gaîté irrésistibles et parfois aussi des accès de tristesse déconcertants.

La quinzaine terminée, la Parisienne demeura un jour de plus, puis un jour encore. Elle était navrée de quitter sa petite amie.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi à Paris ? lui proposa-t-elle.

La paysanne savait comment Clara avait des robes de soie, des bijoux, des dentelles ; elle fut tentée, elle se laissa convaincre.

Rester une rustaude, quand elle pouvait devenir, elle aussi, une demoiselle bien mise avec des mains blanches et des bagues, ce serait trop bête !

Le consentement du père et de la mère, à qui l'élégante dame conta qu'elle emmenait leur fille pour être sa servante, avec de bons gages, fut sans peine obtenu.

* * *

Cette histoire était connue des viveurs et des viveuses avec qui Clara soupirait.

— Marthon ! s'écria la petite Irma Polkeuse, c'est à cause de Marthon que tu as de la peine ?... Qu'est-ce donc qu'elle devient ? N'est-elle plus avec son banquier ?

— Il l'a lâchée parce qu'il ne la trouvait point drôle. Après le banquier, à qui elle avait été fidèle, elle eut un artiste qu'elle aima de toute son âme et qui la délaissa... Après l'artiste... elle est morte !

Clara montra de la main les fruits rouges déjà ternis, flétris, écrasés sur la nappe.

— Vous prétendez apprécier la saveur et le parfum de la fraise des bois. Vous mentez. **Pour vos narines, son odeur est trop saine ; pour vos palais blasés, son goût est trop fade. C'est trempée de Kirsch ou de cognac,** poudrée de sucre, fanée, dénaturée, souillée qu'il vous la faut !

Albert GOULLÉ.

CONCENTRATION CAPITALISTE

L'argent envahit tout ; la puissance des gros capitaux s'accroît incessamment ; ils attirent et absorbent, dans tous les ordres, les petits capitaux et les moyennes fortunes. La société marche à grands pas à la constitution d'une aristocratie aussi lourde qu'[illegible] ; elle nous enlace et nous enserre ; elle pèse sur le peuple, elle dompte, réduit et asservit chaque jour les classes intermédiaires elles-mêmes.

C'est un phénomène social qui caractérise la civilisation moderne. Il suit pas à pas la marche du système commercial, manufacturier, et l'invasion des machines. Notre industrialisme pompe incessamment les richesses nationales pour les concentrer dans les grands réservoirs de l'aristocratie nouvelle, et fabrique des légions faméliques de pauvres et de prolétaires.

La Grande-Bretagne *présente au plus haut degré ce phénomène de la concentration des capitaux entre les mains d'une aristocratie peu nombreuse*, de l'amoindrissement des classes moyennes.

La France et la Belgique, les deux pays qui suivent de plus près l'Angleterre dans la voie de ce faux industrialisme, sont aussi les pays où s'organise le plus rapidement la féodalité nouvelle.

NOS DÉPÊCHES

(Par Service Téléphonique Spécial)

CONSEIL DES MINISTRES

Paris, 11 juillet. — Le conseil des ministres s'est réuni ce matin, à l'Elysée, sous la présidence de M. Loubet.

Les événements de Chine

Le conseil s'est longuement occupé des affaires de Chine et des questions relatives au commandement des forces militaires et maritimes envoyées de France en Extrême-Orient.

Le ministre des affaires étrangères a communiqué les dépêches qu'il a reçues.

L'une qui émane du consul de France à Tien-Tsin a été expédiée le 1er juillet par mer jusqu'à Nagasaki, d'où elle a été réexpédiée en France. Cette dépêche dit qu'après trois jours d'inaction les Chinois ont recommencé le bombardement de Tien-Tsin.

La seconde dépêche, qui est de Tokio, dit que le gouvernement japonais va envoyer à Ta-Kou une division forte de [illegible] hommes, infanterie, artillerie, génie compris. Le total des forces japonaises sera ainsi porté à 22,000 hommes, puisque [illegible] soldats japonais sont déjà en Chine avec les troupes internationales.

La revue navale

Le conseil a réglé définitivement le programme du voyage que le président de la République va faire à Cherbourg pour passer la revue de l'armée navale, le 1[illegible] juillet.

Le Président de la République sera accompagné par le président du Sénat, le président de la Chambre, le président du conseil, les ministres des affaires étrangères et de la marine.

Il s'arrêtera quelques instants à Caen et à Lisieux lors du passage du train.

Promotion de généraux

Le ministre de la guerre a fait signer un décret par lequel sont promus au grade de général de division les généraux de brigade Pendezec, chef d'état-major général de l'armée, Millet et Balaman.

Sont promus généraux de brigade, les colonels Heriot, Plaganet, Cuny, Larrivée, Dubois, Gillet, Derevart, Ambrosini et Barbay.

La GUERRE en CHINE

LES COMBATS DE TIEN-TSIN

Les troupes étrangères sauvées d'un désastre. — La bataille reprend

Chefou, 11 juillet. — On commence à posséder des renseignements précis sur les combats livrés le 3 et le 4 juillet autour de Tien-Tsin, et dont le caractère a été extrêmement grave. C'est une bataille acharnée de quarante-huit heures que les troupes internationales ont dû soutenir contre des forces chinoises considérables.

Les Chinois, qui se sont bravement battus, ont attaqué la ville simultanément à l'ouest, au nord et à l'est avec trois divisions évaluées à 5,000 hommes chacune et une artillerie de plus de cent canons.

Sans l'arrivée des canons japonais et russes, les Chinois auraient certainement réduit les troupes internationales à l'abandon de leurs positions.

Les Européens devaient, d'ailleurs, ménager leurs munitions, qui sont très insuffisantes, car depuis la destruction de la voie ferrée de Ta-Kou à Tien-Tsin, le ravitaillement des munitions ne s'est plus effectué.

A ce moment, une compagnie d'infanterie russe de 120 hommes a été complètement anéantie, et les Allemands ont subi de cruelles pertes.

Le 4 juillet au soir, la situation des troupes internationales a paru presque désespérée. De toutes parts, les Chinois couvraient de projectiles les dernières lignes de défense.

A l'heure la plus critique, et, disent les informations, « pour ainsi dire par miracle », une pluie torrentielle inondant les combattants a sauvé les troupes internationales d'un épouvantable désastre. Les Chinois, qui se trouvaient sur un terrain très bas, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes, ont été forcés de se retirer.

Les Anglais ont eu trente tués ou blessés, et l'on assure que les pertes des Français sont sérieuses.

Le 5 juillet, la pluie ayant quelque peu

FEUILLETON DU 13 JUILLET. — N° 19

MONSEIGNEUR

PAR

Paul SAUNIERE

II

Route de Brie

— Eh bien ! mon ami, je te remercie d'abord de tout le mal que tu t'es donné pour me ménager cette longue entrevue. Je suis absolument de ton avis. Mlle d'Estourbel est une très jolie et très aimable personne. Elle a largement tout ce qu'il faut, non-seulement pour plaire, mais encore pour séduire : de la beauté, de la grâce, de l'esprit, de l'instruction, de la modestie... que sais-je encore ?... bien d'autres qualités qui sont peut-être passées inaperçues à mes yeux. Pourtant... te le dirais-je ?...

— Dis-le, fit Edouard en voyant que le lieutenant hésitait.

— Mlle d'Estourbel me plaît infiniment, mais elle ne m'émeut pas.

— Qu'entends-tu par ces paroles ?

— J'entends que je ne trouve pas en elle ce que je voudrais trouver chez la femme à qui je donnerai mon amour. Mon cœur ne bat pas quand je la vois ; mes regards ne cherchent pas les siens ; nulle voix secrète ne m'avertit qu'elle va venir ; son absence ne me laisse pas rêveur. Je l'admire comme on doit admirer les belles œuvres de la nature, mais je ne l'aime pas.

— Au diable soient tes préciosités ! dit Montclavel avec humeur. Oui ou non, veux-tu l'épouser ? Voilà ce que je te demande.

— Non, répondit Lucien. Je ne dis pas que plus tard, si j'avais occasion de la revoir, ne jaillirait pas l'étincelle qui déciderait de mon avenir, mais... pour l'instant...

— N'en parlons plus, interrompit Edouard. Je vais dire à mon oncle qu'il peut traiter comme bon lui semblera avec M. de Graffigny.

A ces mots, il quitta Lucien et se rendit auprès de son oncle.

— Signe-lui le bail qu'il sollicite, lui conseilla-t-il ; mais ne lui vends pas tes fermes. S'il en a réellement autant d'envie que je le suppose, je veux me réserver ce moyen de le décider plus tard...

— A quoi ? interrogea le vicomte.

— Je te le dirai, mon oncle. Je te l'ai promis, je n'ai qu'une parole.

Le soir même, M. de Graffigny quitta le château avec Lina.

Le lendemain, les deux gentilhommes partirent pour Paris.

Ces huit jours de grand air avaient fait beaucoup de bien à Lucien. Il était presque complètement rétabli. Aussi put-il faire d'une seule traite, et sans aucune difficulté, les douze lieues qui le séparaient de la capitale.

Le soir même, il arrivait chez Papillon, où les événements lui ménageaient de bien autres surprises.

III

Les nouveaux locataires

Au moment où les deux jeunes gentilshommes avaient quitté le château du vicomte de Montclavel, Edouard était sombre et taciturne.

Il ne pardonnait pas à Lucien de lui avoir donné tant de mal pour n'aboutir à aucun résultat.

Cependant, à mesure qu'ils s'éloignaient, sa bonne humeur reprit le dessus et il devint plus communicatif.

A la première halte, il n'y put tenir.

— *Tiens, dit-il à Lucien, pardonne*-moi, je suis un sot. Je te boude parce que tu n'as pas voulu de Lina. C'est stupide. Tu étais bien libre, après tout, de la prendre ou de la refuser, je ne sais pas pourquoi je voudrais t'imposer un mariage qui ne te plaît pas. Qu'il n'en soit plus question.

Et il lui tendit cordialement la main.

— Au contraire, parlons-en, maintenant que tu le prends sur ce ton-là, fit le jeune lieutenant, qui répondit avec empressement à l'étreinte de Montclavel. Il est évident que je n'ai pas le droit de me montrer difficile, et que Mlle d'Estourbel, sous le rapport de la beauté comme de la fortune, est une jeune fille réellement désirable. Tu avais songé à me faire profiter de ces biens si précieux, je t'en remercie. C'est un sentiment d'amitié sincère et désintéressée qui t'a fait agir ; j'en suis heureux, parce qu'il me prouve quelle affection tu as pour moi. Si je n'y ai pas répondu comme tu le désirais, comme je l'aurais voulu moi-même.

— C'est que tu aimes ailleurs, dit Montclavel. J'aurais dû le deviner plus tôt.

— Tu te trompes, mon ami.

— Quoi ! ce n'est pas Biondetta qui te tient au cœur ?

— Biondetta est une adorable fille, mais tu sais bien qu'il est impossible de l'aimer.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est un peu trop électrique en matière de sentiment.

— C'est vrai, fit Edouard, que le mot fit sourire. Alors, c'est donc une autre femme...

— Aucune, ne cherche pas. Je te jure que j'ai le cœur absolument libre !

— C'est bien ce que je croyais, et c'est précisément pour cela que j'avais pensé...

— Je sais bien, interrompit Lucien. Aussi je me demande presque à présent pourquoi je n'ai pas accepté ta proposition. Il est évident que je ne trouverai pas mieux que Lina. Il est évident est très probable même que je choisirai plus mal ; mais ces choses-là ne se raisonnent pas.

« Quand j'étais seul, là-bas, au fond du pays de Hanovre, où je guerroyais, mille pensées plus étranges les unes que les autres traversaient mon esprit inactif. Ma position me paraissait si singulière, qu'il me semblait que je ne pouvais pas vivre comme les autres, aimer comme les autres, me marier comme les autres.

« Je suis un peu sauvage, tu le sais. Je ne m'accommoderais pas de l'existence de la plupart de nos gentilshommes. Avoir une femme pour la planter là, se commettre avec des filles, ne sera jamais mon idéal. Permettre à sa femme d'avoir des amants, fermer les yeux sur son inconduite afin de vivre à ma guise de mon côté, c'est, à mes yeux, une telle monstruosité, que je ne puis m'expliquer que cela soit passé dans nos mœurs.

« Avec ces idées saugrenues, tu comprends donc bien que je ne veuille pas prendre une femme les yeux fermés, uniquement parce qu'elle est riche et qu'elle est jolie. D'ailleurs loin de tout devoir à celle que j'épouserai il ne me déplairait pas, au contraire, que ce fût elle qui me dût son bonheur.

« Folie ! diras-tu. Tu as raison, car quelle apparence qu'un petit officier de fortune comme moi, sans biens, sans parent, presque sans nom, puisse jamais réaliser cette utopie ? Voilà pourquoi il est fort probable que je ne me marierai pas. Ce ne sont pas les mêmes raisons qui me condamnent au célibat, mais je veux rester garçon, comme toi — mourir dans la peau d'un vieux garçon, ainsi que tu me disais l'autre jour.

« Eh bien ! tant mieux. Notre amitié n'en sera que plus solide et plus durable. Nous nous consolerons ensemble de notre isolement, et quand nous aurons assez de cette vie égoïste et inutile, nous prendrons un grand parti, nous nous rangerons.

— Va pour la vie de garçon ! s'écria Montclavel en riant.

La route s'acheva gaîment.

Quand ils se séparèrent aucun nuage ne subsistait plus entre ces deux vaillantes amitiés.

A peine arrivé, Lucien fut mis à la question par Papillon et Ludivine

— Et quelle bonne mine tu as ! Et qu'avez-vous fait pendant ce temps-là ? T'es-tu bien amusé ? Etes-vous bien rétabli ?

Lucien fut obligé de raconter, pour ainsi dire heure par heure, tout ce qu'il avait fait pendant son absence.

Lorsqu'il eut enfin satisfait à toutes ces demandes, il s'informa à son tour.

Rien de nouveau n'était survenu. Papillon et sa femme se disputaient toujours de temps en temps ; mais c'était devenu une des conditions de leur existence. On n'en parla même pas

— A propos, dit tout à coup Lucien, et vos nouveaux locataires ?

Le front de Ludivine se rembrunit aussitôt.

— Ils vont bien, dit légèrement Papillon.

— Du tout, ils ne vont pas bien, répliqua sa femme.

— Comment ? demanda Lucien.

— Vous savez bien qu'ils sont venus sans linge, sans habits, sans argent...

— Oui. Eh bien ?

— Eh bien, ils n'en ont pas plus que le jour où ils sont entrés ici, dit Ludivine. J'avais prié M. Lionnay de me payer un mois d'avance. Il m'avait demandé du temps... je lui avais accordé huit jours... Les huit jours sont passés et... j'attends encore mes vingt-cinq livres.

— Vraiment !

— Aussi, reprit-elle, je voulais, dès hier, les mettre à la porte ; mais môssieu Debrau s'y est opposé. Il a prétendu que c'était vous qui aviez amené ici ces locataires et que nous ne pouvions pas les renvoyer sans vous avoir consulté. J'ai eu beau lui faire observer que vous ne les connaissiez pas..

— Il a bien fait, dit Lucien.

Ludivine ne protesta pas. Elle demeura la bouche ouverte. Lucien s'était prononcé : toute discussion était finie.

Papillon caressa sa moustache et jeta sur sa femme un regard triomphant.

— Voyons, ma bonne madame Debrau, dit doucement le jeune officier, il est bon d'être propriétaire, mais il ne faut pas être inhumain. Vous êtes-vous informée de ces pauvres gens ?

— Oui, monseigneur.

(A suivre.)